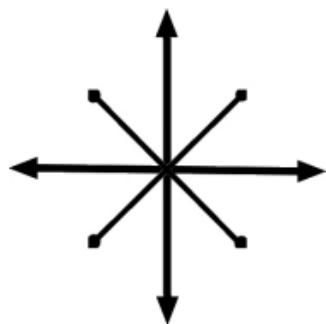


*Derrière la Mort, il y a...*

*Naëlle Burgonde*

*Derrière la Mort, il y a...*



Naëlle BURGONDE

Version numérique auto-éditée

Crédits photos : Pixabay.com

Couverture : Naëlle Burgonde-NB Créations

©Naëlle Burgonde, 2025

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

*À Kalisham, ma divine  
compagne féline et aux  
êtres que nous chérissons,  
trop tôt disparus.*

Avertissement : L'auteure a pris quelques libertés avec les mots « fantôme » et « La Mort ». Ainsi, lorsque « fantôme » se réfère à Janyss, il est traité comme un nom féminin. De même, parfois « La Mort » fait référence à un personnage masculin, les accords qui s'ensuivent sont donc conjugués au masculin malgré le « La ».

Espérant que cela ne gâchera pas votre appréciation du livre et que cette fantaisie vous amusera, je vous souhaite une bonne lecture.

# INTRODUCTION

*Derrière la mort, il y a*

Le soleil levant éclaboussait de pourpre les nuages, embrasant le ciel de ses rayons cramoisis. Sur terre, la surface du lac offrait l'illusion d'un gigantesque incendie.

L'Aube se levait dans un chatoiement de couleurs. Le temps semblait suspendu à cette seconde, où l'astre matinal s'élancerait à l'assaut des cieux dans un déploiement de tons jaune orangé, inondant d'or et de lumière Sainte-Marie-Madeleine-du-Lac.

La ville, soudain silencieuse, retenait son souffle, tel un spectateur captivé. C'était à peine si le moteur d'une voiture ou le retour tardif de quelques fêtards osaient troubler sa quiétude. En cette minute, paisible et apaisée, Sainte-Marie-Madeleine-du-Lac savourait le calme qui régnait enfin, avant de reprendre le rythme trépidant qui était le sien.

Christopher Tombeur avait choisi cet instant pour rentrer chez lui, après une soirée d'anniversaire très animée. Christopher était étudiant à l'école des Beaux-Arts de Sainte-Marie-Madeleine-du-Lac et il aimait observer le reflet de la lumière sur le lac, voir graduellement la palette des couleurs se modifier en fonction de la hauteur du soleil.

Il s'était arrêté sur le bord de la route pour profiter du spectacle. Lorsqu'il bâilla pour la troisième fois en moins de deux minutes, il se décida à faire les derniers mètres qui le séparaient du domicile familial.

Il s'agissait d'une petite demeure bourgeoise dont une partie de la construction s'enfonçait en arche dans l'eau. La terrasse était notamment sur pilotis dans un style Art déco qui donnait l'impression qu'elle était suspendue entre ciel et lac. Sa sœur et lui avaient beaucoup leur maison. Ils savaient déjà que, plus tard, ils viendraient en vacances ensemble, avec leurs enfants respectifs, pour de joyeuses retrouvailles estivales.

Il gara sa voiture dans la dépendance prévue à cet effet et regagna en bâillant le perron de l'entrée principale. Au moment d'introduire la clé dans la serrure, il s'étonna de ne pas trouver la porte verrouillée. Janyss s'enfermait toujours lorsqu'elle était seule. Cette négligence ne pouvait s'expliquer que si Marco, son petit ami, était venu la rejoindre, car leurs parents séjournait à San-Rafaël.

Il pénétra dans le hall d'entrée et referma doucement derrière lui pour le cas où elle dormirait. Il ébaucha un sourire en songeant qu'un tremblement de terre ne l'aurait pas réveillée.

La lumière en provenance des portes du salon lui fit élargir son sourire, il arrivait parfois que Janyss s'endorme devant la télé. Son sommeil était si profond que si personne ne la réveillait, elle passait la nuit sur le canapé. Un large sourire fendait son visage quand il contourna le divan et la liseuse qui lui barraient le passage.

— Alors, petite sœur, lança-t-il sachant que si elle était éveillée elle ne manquerait pas de le reprendre puisqu'elle était l'aînée.

Janyss faisait grand cas de leurs deux ans de différence.

— Encore endorm...

Le reste de sa phrase s'étrangla dans sa gorge.

Janyss gisait en travers du canapé, une jambe et un bras pendant à l'extérieur. Sa longue chevelure noir corbeau, étalée sur les coussins, cascadaient en vagues souples jusqu'au sol. Ses lèvres pâles s'entrouvraient légèrement sur des dents à la blancheur irréprochable. L'adorable robe bain de soleil jaune qu'elle avait enfilée ce matin remontait haut sur ses cuisses et l'une des fines bretelles avait glissé laissant entrevoir la rondeur d'un sein. Ses yeux étaient grands ouverts et fixaient le plafond sans le voir. Ses iris gris clair étaient étrangement éteints, presque voilés.

Il enregistra ces détails machinalement, songeant – de façon totalement incongrue – que Janyss avait toujours été d'une beauté à couper le souffle. Mais il ne pouvait détacher son regard de son cou mince et délicat.

La vérité lui sauta au visage avec la force dévastatrice d'un ouragan.

Il hurla le prénom de sa sœur et se jeta sur elle, dans l'espoir irraisonné de la réveiller. Face à son absence de réaction, son cœur se serra et il eut la sensation qu'il se brisait en deux.

Une douleur fulgurante le traversa brutalement et il éclata en sanglots convulsifs.

— Janyss, s'étrangla-t-il. Mais, qu'est-ce qu'on t'a fait ?

# CHAPITRE I

*Tout un monde de pourquoi*

Elle ne ressentait plus rien.

Ni douleur, ni plaisir, ni le froid, ni le chaud. Elle se sentait bizarrement engourdie, même ses émotions lui paraissaient lointaines, comme un vague écho.

Sur le plan physique, elle se sentait légère comme une bulle de savon, elle avait l'impression de flotter. Était-elle en train de rêver ? Elle se sentait perdue. Où était-elle ? Elle ne voyait rien. Elle devait ouvrir les yeux. Cela lui demanda un grand effort de concentration.

Ses paupières se levèrent et le monde parut marcher sur la tête. Dame Gravité était en grève. Janyss se trouvait collée au plafond du salon familial. Elle flottait allégrement au-dessus du mobilier, comme si c'était parfaitement naturel.

La vision de son propre corps allongé sur les coussins du canapé à quelques mètres sous elle la choqua profondément et salua le retour de ses émotions. Sa bulle de pseudo-sérénité explosa. Un sentiment de panique s'empara d'elle. Comment était-elle arrivée ici ? Elle avait l'impression d'être en danger mortel. Elle devait retourner dans son corps !

« Mais comment faire ? » s'interrogea-t-elle.

Elle avait envie de hurler sa terreur. À la place, Janyss la refoula et s'efforça de recouvrer son sang-froid. Laisser la peur l'emporter ne l'aiderait pas, elle aurait tout le loisir de paniquer quand elle aurait réintégré son corps. Elle chérirait alors la sueur froide qui ne manquerait pas de lui couler dans le dos et les battements effrénés de son cœur qui résonneraient dans ses oreilles. Ce serait d'horribles sensations réconfortantes. Familières.

Elle se demanda comment elle avait pu en arriver là et essaya de se souvenir des événements de la soirée. C'était très flou. Maracö était venu. C'était vague, mais elle se rappelait l'avoir raccompagné à la porte au moment de son départ. Son petit-ami était gardien de nuit au musée d'Arts et d'Histoires de la ville et n'avait pu rester avec elle. Ensuite... Ensuite, c'était le trou. Elle était retournée au salon regarder la télé, mais c'était tout ce dont elle se souvenait. En tout cas, une chose était certaine, elle se connaissait suffisamment pour savoir qu'elle ne s'était adonnée à aucune tentative de projection astrale.

Alors, pourquoi en était-elle arrivée là ? À sa connaissance, c'était une expérience que l'on choisissait de vivre, et non pas un phénomène aléatoire qui vous tombait brutalement sur le nez ! Janyss lorgna son corps en bas avec réticence. Elle peinait à se voir ainsi et préférait ne pas trop regarder. Elle avait pris une position un peu étrange dans son sommeil qui promettait quelques méchantes courbatures au réveil. Elle détourna le regard, incapable de s'observer davantage.

Elle expira doucement pour chasser son malaise et s'efforça de réfléchir à une solution. Elle s'inquiéterait de savoir comment elle en était arrivée là plus tard.

Janyss cherchait une façon de se mouvoir pour se rapprocher de son corps, quand la voix de son frère retentit dans la pièce. Elle s'étonna de l'entendre rentrer et réalisa qu'elle avait complètement perdu la notion du temps. Dans ses souvenirs, ce n'était que le début de la nuit, alors que l'aube se levait déjà.

Elle s'attendait à ce que son frère la taquine pour s'être endormie sur le canapé, mais sa réaction quand il la vit la stupéfia. Chris n'était pas d'un tempérament nerveux, il ne paniquait

pas facilement. Qu'avait-il donc vu de si terrible ? Avait-il réalisé qu'elle n'habitait plus son corps ?

Lorsqu'il éclata en sanglots en se jetant sur elle, une sensation d'épouvante l'étreignit. Qu'est-ce qui pouvait mettre son frère dans un état pareil ? Janyss s'obligea à regarder attentivement son corps pour voir ce que Chris y avait trouvé de si bouleversant. Sa vision parut soudain s'éclaircir, comme si un voile se levait, et la vérité lui sauta brutalement au visage. Pour la première fois, elle remarqua le sang. *Son sang.* Il était répandu partout sur les coussins, sa robe et le sol. Son visage était plus pâle que la craie et une horrible blessure marquait sa gorge. Ses yeux fixaient le plafond, d'un regard vide, sans vie.

Elle était morte.

En prenant conscience de son état, elle se sentit devenir subitement très lourde et eut la sensation de chuter à une vitesse vertigineuse. Dame Gravité avait mis fin à sa grève et était décidée à rattraper le temps perdu. Le sol se rapprochait à une vitesse ahurissante. Janyss n'arrivait plus à penser logiquement, seules deux phrases se répétaient en boucle dans sa tête.

Elle était morte.

Elle était un fantôme.



À la Croix-Rousse, sur la presqu'île du lac, le commissariat n'était jamais en manque d'activités, mais parfois bel et bien à court de personnel. Le commissaire Larose se battait régulièrement avec ses supérieurs pour obtenir plus de moyens et il avait récemment dû se séparer – à contrecœur – de l'un de ses inspecteurs, afin d'obtenir un nombre suffisant de gilets pare-balles pour ses hommes. Être obligé de choisir entre sa capacité à prévenir, voire résoudre, les crimes, et la sécurité de ses gars lui avait donné des aigreurs d'estomac pendant des semaines.

Lorsque le standard lui apprit qu'un meurtre venait d'être commis dans l'une des plus belles demeures du bord du lac, il ne restait plus que l'inspecteur Jaspard pour répondre à l'appel. L'homme s'apprêtait à rentrer chez lui et avait l'air épuisé, mais le commissaire Larose n'avait pas le choix.

— Jaspard, viens par ici ! appela-t-il en ouvrant la porte de son bureau.

Un homme d'un mètre soixante-huit se leva et le rejoignit d'un pas fatigué.

— Commissaire ?

André Jaspard avait une bonne cinquantaine d'années, les cheveux grisonnants et un visage aux traits marqués de profondes rides de lassitude. À son âge, Jaspard en avait trop vu pour ne pas avoir sombré dans le cynisme, comme d'autres sombrent dans l'alcool. Pourtant, c'était bien l'amour de Pauline Jaspard qui semblait préserver ce vieux cynique d'addictions plus dangereuses pour la santé. Cela ne l'avait toutefois pas protégé des bons petits plats cuisinés par son épouse, lesquels commençaient à laisser poindre un petit ventre bedonnant.

— Un meurtre a eu lieu dans le quartier du Bord du Lac, voici l'adresse. L'équipe scientifique t'attend pour partir.

Jaspard s'empara du papier et soupira.

— Un meurtre, dans ce quartier ? Sûrement un cambriolage qui a mal tourné. On va devoir bloquer sur place les clans Nomades afin de pouvoir procéder à des perquisitions avant de les autoriser à quitter Sainte-Marie-Madeleine.

— On ne s'emballe pas, Jaspard ! le rabroua le commissaire. Il faut déjà déterminer s'il y a eu vol avant de les impliquer dans l'affaire. Les Nomades sont peut-être des voleurs à l'esprit plus tordu que les racines d'un banian, mais ce sont rarement des meurtriers.

Jaspard haussa les épaules et s'éloigna en grommelant vaguement.

— Et emmène Philibert avec toi !

— Quoi ? Mais, c'est un bleu ! Je suis sûr que si on lui presse le nez, du lait va encore en sortir.

Larose ravalà le rire qui lui montait aux lèvres et prit un regard sévère.

— C'est un ordre, Jaspard ! Si tu veux qu'il soit moins bleu, il faut bien qu'il prenne de l'expérience.



Christopher Tombeur les accueillit à la porte d'une maison cossue des bords du lac. Les géraniums qui cascadaient en explosion de couleurs de chaque rebord de fenêtres donnaient à la demeure une allure pimpante qui ne laissait nullement présager l'horreur du crime qui s'était déroulée entre ses murs.

L'équipe scientifique se mit aussitôt au travail. Le médecin légiste était déjà sur place et examinait la victime. Jaspard et lui échangèrent quelques mots et un regard amusé à la vue du jeune inspecteur Philibert dont le teint avait pris une nuance très verdâtre.

— Sors ! lui ordonna Jaspard en se sentant soudain très vieux. Va prendre l'air. Respire à fond. Tu reviendras quand tu iras mieux. Et si l'envie de dégueuler te reprend, ressorts ! Surtout, ne vomis pas sur la scène de crime !

Philibert hocha la tête et s'exécuta. Il se sentait tout à la fois reconnaissant et honteux. Il voulait aider, bon sang ! Pourquoi ne s'habituation pas à la mort ?

— T'inquiètes, la première année on a tous eu nos petites vapeurs ! lança Jaspard dans son dos.

Philibert se raidit et entendit un gars de la scientifique rigoler.

— Moi, la première fois, je me suis retrouvé sur une civière avec un masque à oxygène. J'ai hyperventilé pendant un bon quart d'heure !

— Moi, j'ai vomi tripes et boyaux, renchérit un autre. Et ça m'arrive encore de me sentir nauséieux quand les crimes sont vraiment dégueu.

Jaspard remarqua que le gamin se détendait tandis qu'il filait vers la sortie et soupira. Il fit un signe de tête aux collègues pour les remercier du soutien qu'ils avaient apporté au bleu.

— Moi, je ne me suis jamais senti mal, murmura le légiste.

— Toi, tu as un ordinateur à la place du cerveau, Willem, rétorqua sèchement Jaspard. Tu ne vois pas des gens, tu vois des causes et des conséquences.

Willem Guyard haussa un sourcil. La perspicacité de l'irascible inspecteur le surprenait toujours.

— Je respecte mes patients, précisa-t-il cependant.

Parce qu'il ne voulait pas passer pour un salaud sans cœur. Avoir la capacité de se détacher ne voulait pas dire qu'il s'en foutait. Bien au contraire.

— Si ce n'était pas le cas, je ne te respecterais pas, rétorqua Jaspard. Que peux-tu me dire sur la victime ?

— Son nom est Janyss Hautecœur, la cause de la mort semble être la section de la carotide par un objet aiguisé, énonça prudemment Willem.

Il n'aimait pas annoncer des faits tant qu'il n'avait pas effectué l'autopsie.

— L'heure approximative de la mort ?

Le légiste grimaça.

— Je ne peux fournir cette information tant que...

— Willem ! groagna Jaspard. Je te demande de faire une supposition que tu pourras modifier ou préciser après l'autopsie.

Un soupir agacé lui répondit tandis que le médecin légiste poursuivait son examen préliminaire de la victime.

— La rigidité cadavérique a bien évolué, je dirai qu'elle est morte il y a au moins six heures.

— Bien, aux alentours de minuit, alors.

Willem le foudroya du regard. L'inspecteur ne pouvait partir sur une fenêtre aussi étroite.

— Mais, la nuit a été chaude alors je dois faire des calculs !

Jaspard hocha la tête. Il était bien évidemment conscient qu'il ne pouvait cantonner ses recherches sur le crime à cet horaire. Mais c'était un début. Il pouvait élargir l'heure du crime potentiel à deux heures avant minuit et deux heures après pour le moment jusqu'à ce que l'autopsie donne un résultat plus précis.

— Des blessures défensives ?

— Des bleus sur les bras et surtout des ongles cassés avec de la peau sous certains d'entre eux.

— Bien. On va pouvoir faire des analyses ADN.

La petite ne s'était pas laissée faire. Jaspard observa la victime d'un œil acéré. La lacération à sa gorge était très profonde.

— Sa blessure paraît...

— Ouais, le coupa Willem. Le tueur a été d'une efficacité brutale, il ne s'est pas contenté de trancher la carotide.

— Elle a été violée ?

— Il y a des signes de relation sexuelle. *A priori* sans violence, l'autopsie me dira ce qu'il en est.

— OK. Je te laisse bosser, fit Jaspard. Moi et Philibert, on te retrouvera pour l'autopsie.

Il quitta la pièce d'un pas brusque, laissant le légiste surpris par cette déclaration. Le bleu allait sûrement tourner de l'œil si Jaspard le traînait à la morgue.



Jaspard décida de s'intéresser au jeune homme à l'allure déjantée qui les avait accueillis. Il avait provisoirement trouvé refuge dans la cuisine. Jaspard l'observa silencieusement.

Christopher Tombeur devait avoir entre vingt et vingt-cinq ans. Il était plutôt grand – un mètre quatre-vingts environ – et mince. Ses cheveux blonds, épais, ne semblaient pas avoir vu de peigne depuis ses dix ans et ils étaient décolorés sur les longueurs. Cela leur donnait presque un aspect laineux. Les épaules du jeune homme tressautaient régulièrement dans le sweat à capuche bleu qui les recouvrait. Le garçon pleurait la mort de sa sœur et émettait des sanglots douloureux. L'inspecteur ne pouvait voir son visage pour le moment, car il faisait face à la porte-fenêtre, les yeux obstinément fixés sur le lac.

Cela ne dura pas. Sentant une présence, le garçon se retourna et Jaspard plongea dans deux prunelles d'un noir d'onyx. « Intéressant » songea l'inspecteur. Les yeux noirs étaient l'une des caractéristiques des Nomades. Les yeux noirs et le teint olivâtre. Mais Christopher Tombeur avait le teint hâlé d'un blond. Peut-être un bâtard ? Les Nomades n'hésitaient pas à coucher à droite, à gauche en dehors de leurs clans, mais ils ne restaient jamais avec la mère – ou le père – de leurs rejetons.

L'inspecteur Jaspard classa cette information dans un coin de sa tête et sortit son calepin.

— Je suis désolé pour votre perte, Monsieur Tombeur. Mais, je vais devoir vous poser quelques questions. C'est pour l'enquête.

Chris hocha la tête, incapable de parler pour le moment.

— Je propose que l'on s'assoie, fit l'inspecteur en tendant la main vers les chaises de cuisine.

À nouveau, Chris fit part de son accord par un signe de la tête. Il s'efforçait de se reprendre afin d'être en mesure de répondre aux questions de l'inspecteur.

Les deux hommes s'installèrent face à face sur les chaises.

— Vous pouvez me confirmer que le nom de votre sœur est Janyss Hautecœur ?

— Son vrai prénom est Janaÿss, murmura Christopher.

Il épela avec soin le prénom et expliqua :

— La plupart des gens ne savent pas le prononcer correctement. Le deuxième « a » est presque muet, même moi je ne le prononce pas bien. Petite, ça exaspérait Janyss qu'à l'école tout le monde écorche son prénom avec des prononciations fantaisistes, alors papa et elle ont décidé que pour les autres elle serait « Janyss ».

La voix du jeune homme était tremblante et des larmes coulaient encore le long de ses joues.

— Janaÿss ? C'est de quelle origine ? grommela Jaspard.

Il en avait déjà une vague idée, mais ne voulait pas se laisser influencer par ses préjugés.

— Nomade. La mère de Janyss venait d'un clan Nomade.

— Vraiment ? s'étonna Jaspard. C'est bien la première fois que j'entends dire qu'une mère Nomade a laissé son enfant à son père sédentaire.

Le regard noir de Christopher s'étrécit.

— Je pense que vous n'avez rien compris, lâcha-t-il. La mère de Janyss a, d'abord, épousé son père et, ensuite, ils ont eu un enfant ensemble. Puis, la mère de Janyss est décédée de maladie. Les Nomades n'ont rien contre les Immobiles, simplement un Immobile ne peut vivre parmi eux. Les Nomades considèrent que les Immobiles ne pourraient pas s'adapter à leur mode de vie, qu'ils ne comprendraient pas.

L'inspecteur renifla. Il avait toujours trouvé que les Nomades étaient des cons prétentieux et condescendants. Il releva que le jeune homme utilisait le terme « Immobile » pour désigner les sédentaires, ce qui était typiquement Nomade.

— Vous me semblez bien familier de la culture Nomade, Monsieur Tombeur.

— Sainte-Marie-Madeleine-du-Lac accueille le plus grand rassemblement de clans Nomades pendant la période estivale, ma sœur a de la famille parmi eux à qui elle rendait visite, je trouve normal d'avoir été un tant soit peu curieux.

L'inspecteur hocha la tête.

— Connaissez-vous le nom du clan en famille avec votre sœur ?

Christopher pencha la tête sur le côté, essayant de deviner ce que pensait l'inspecteur. S'il essayait de coller le meurtre de Janyss aux Nomades par principe, il n'était pas prêt à collaborer. Les fascistes lui donnaient envie de gerber.

Jaspard sentit ses réticences et décida de lui expliquer son point de vue.

— Les Nomades, bien que vous les trouviez certainement fascinants, ont des ennemis, Monsieur Tombeur. Les criminels sédentaires ne les portent pas particulièrement dans leurs cœurs et certains pourraient avoir eu envie de se venger en s'attaquant à votre sœur.

Christopher céda.

— C'est le clan des Voleurs de Nuit. Je ne connais pas son nom dans la langue Nomade.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, dans nos fichiers, les noms sont écrits en bon français.

Avant de retourner au témoignage de Christopher Tombeur, Jaspard prit le temps de réfléchir aux informations qu'il venait de recueillir.

La victime était la fille d'une Nomade. Une Nomade qui avait épousé un sédentaire... Pour ce qu'il en savait, Jaspard avait toujours pensé que les Nomades ne se mariaient qu'entre eux. Quoique le terme « mariage » ne soit pas exact. Les Nomades parlaient eux-mêmes d'Union Libre.

Leur « Union » ne durait qu'un temps limité et à la fin de ce temps, ils étaient à nouveau libres comme l'air. Est-ce qu'un Nomade aurait pu prendre ombrage de cette entorse à la règle au point de tuer l'enfant, fruit du mariage ? C'était une possibilité. Tout comme la piste d'un criminel voulant se venger du clan des Voleurs de Nuit. La jeune femme était alors une cible bien plus facile.

Jaspard regarda à nouveau ses notes et soudain une question évidente, qu'il n'avait pas encore posée, lui brûla les lèvres.

— Pourquoi ne portez-vous pas le même nom de famille que votre sœur ?

Christopher soupira et se frotta les yeux.

— Parce que nous n'avons aucun lien de sang. Nous sommes frère et sœur du fait du remariage de nos parents respectifs. Nos parents étaient tous les deux veufs quand ils se sont rencontrés et mariés. Janyss avait à peine six ans, moi quatre ans, alors pour nous, c'est presque comme si l'on s'était connu toute notre vie et l'on se considère comme un frère et une sœur.

Jaspard hocha la tête en signe de compréhension. Il releva que le jeune homme avait du mal à parler de sa sœur au passé. Il lui posa encore différentes questions : que faisait-il entre vingt-deux heures et deux heures du matin ? Pourquoi sa sœur n'était-elle pas avec lui à la soirée d'anniversaire ? Où étaient leurs parents ? Avait-elle un petit ami ? Des ennemis ? Chaque fois, l'inspecteur soupesa soigneusement les réponses. Il releva que le petit-amis était un Nomade du même clan que la famille de la victime. Maracö – à prononcer Marco lui avait indiqué le jeune Tombeur – Razavetti. Cela lui donnait une bonne excuse pour rencontrer le chef du clan des Voleurs de Nuit.

— Monsieur Tombeur, pouvez-vous vous mettre torse nu devant moi ? demanda finalement Jaspard.

— Quoi ?! s'exclama Christopher en essuyant avec sa manche les larmes qui avaient encore coulé.

Il ne pouvait se défendre de trouver la requête de l'inspecteur tordue.

— Votre sœur s'est défendue et a laissé des marques de griffures à son assassin...

Christopher réalisa ce que cela signifiait.

— Vous pensez que j'ai tué ma sœur ? s'écria-t-il horrifié.

— Il s'agit de la procédure standard qui vise à réduire le plus rapidement possible la liste des suspects, répondit Jaspard d'un ton neutre.

Pour être honnête, il s'interrogeait sur les possibilités que le jeune homme soit l'assassin. Après tout, le garçon était couvert de sang et il n'était pas réellement le frère de la victime...

La possibilité était réelle, surtout dans ce genre de situation prompte à développer un climat de jalousie malsaine.

« Dans la famille recomposée, le frère pète les plombs. Qu'est-ce qui reste ? Le cadavre de la sœur adorée. Les joies et perversités des familles modernes. ».

Certes, le chagrin du garçon semblait sincère et, au début de sa carrière, Jaspard ne l'aurait peut-être pas soupçonné. Mais il n'oubliait pas que quelques années plutôt, ils avaient fini par arrêter un mari, meurtrier de sa propre épouse, qui avait su manifester une détresse si sincère et réaliste que personne, même pas eux, ne l'avait soupçonné, jusqu'à ce qu'un indice pointe directement vers lui.

Le visage tordu de colère, Christopher enleva en un seul mouvement fluide son sweat et son t-shirt et les jeta sur la table.

— Voilà, vous êtes content ? fit-il en tournant sur lui-même pour montrer son torse, comme son dos. Je n'ai pas tué Janyss !

La peau des deux côtés était intacte sans traces de griffures.

— Heureux de pouvoir vous éliminer de la liste des suspects, Monsieur Tombeur, oui.



Janyss refusait d'admettre son nouvel état. C'était tout simplement impossible ! Elle ne pouvait être morte ! Et puis, les fantômes, c'était très bien pour les films d'épouvante et les romans noirs, mais dans la réalité, c'était complètement incongru. À quoi cela ressemblait de se promener comme ça, à côté de son corps, de voir et d'entendre tout son entourage, sans que l'inverse ne soit possible ? À rien, assurément ! À tout prendre, si les cauchemars devaient devenir réalité, elle préférait être un vampire ou un loup-garou. Au moins, elle habiterait encore son corps et elle pourrait manifester sa présence. Personne ne regarderait à travers elle, comme si elle n'existant pas.

Après sa chute vertigineuse, ou ce qui avait ressemblé à une chute, elle avait atterri comme une fleur sur ses pieds. Elle ne savait pas trop par quel miracle. Puis, les policiers avaient envahi la maison. Le médecin légiste lui avait fait subir un examen préliminaire. Enfin, pas à elle, à son corps. Et l'un des agents présents avait fait une remarque plutôt salace sur la robe qu'elle portait.

Janyss l'avait foudroyé du regard. Le connard ! On était en plein mois de juillet, les températures en milieu de journée atteignaient facilement les trente-sept degrés, il s'imaginait quoi ? Qu'il la trouverait avec un passe-montagne et un col roulé ?

Le vase qui se tenait près de l'agent avait alors explosé, le blessant avec des éclats de porcelaine. Ses collègues lui avaient passé un savon, il polluait la scène du crime, et l'avaient viré du salon. Janyss s'était sentie soulagée de voir l'horrible personnage la laisser tranquille, ou plutôt, laisser son corps tranquille.

Son soulagement fut de courte durée. Pour la première fois, elle remarqua le chaos qui régnait dans le salon. La grosse lampe de lecture au pied de la liseuse était renversée et fêlée, il y avait du sang partout... Elle se demanda qui avait pu vouloir la tuer. Elle ne parvenait pas à se rappeler clairement ce qui s'était passé. Peut-être une tentative de vol qui avait mal tourné ? Ses parents allaient être dévastés. Penser à sa famille la rendit triste et elle alla rejoindre son frère dans l'espoir de trouver auprès de lui un peu de réconfort.

Chris était dans la cuisine. Un inspecteur l'interrogeait, il lui posait tout un tas de questions. Janyss s'amusa presque de la réaction de l'inspecteur quand il découvrit que sa mère était une Nomade.

Les Immobiles ne comprenaient rien à la philosophie du Mouvement. Son grand-père, le chef du clan des *Voglios del Noje*, s'était assuré de lui inculquer la culture Nomade. Sa mère n'avait été nullement bannie parce qu'elle avait choisi de vivre avec un Immobile et de l'épouser. Ses choix participaient au Mouvement du monde, rester figé dans sa seule culture était une erreur. L'intolérance était une faute au regard de la philosophie Nomade. Pour eux, tout était mouvement et seul le Mouvement comptait. Il ne pouvait y avoir de possession de biens ou de personnes puisque cela faisait tomber dans l'immobilisme.

On empruntait des objets pour un temps, en fonction des besoins, parfois le temps d'une vie, mais on n'était jamais propriétaire. Seulement, un emprunteur. De même, en amour, les Nomades considéraient que l'autre vous prêtait son amour pour un temps.

Lors du rituel de l'Union Libre, un bracelet en coton était placé sur le poignet des unis. Ils étaient alors considérés comme unis l'un à l'autre pendant trois ans. Si l'un des bracelets de coton se brisait avant, l'engagement était également rompu. Deux choix s'offraient alors aux unis, reprendre leur liberté ou renouveler leurs vœux. Les vœux pouvaient être renouvelés pendant toute une vie.

Janyss comprenait toute la beauté qu'offrait cette liberté. Elle aimait la vie Nomade, mais n'éprouvait aucune obligation de vivre avec son clan. Elle aimait également sa famille d'Immobiles. Elle répétait d'ailleurs souvent à son grand-père Estebaan qu'elle n'était pas si Immobile que ça. Son grand-père riait et lui disait qu'elle était comme sa mère, un *fada*, un farfadet qui se tenait à la lisière des choses.

Une vague de chagrin l'arracha à ses pensées et la percuta de plein fouet. Chris. Son frère souffrait et elle le ressentait, comme si son chagrin était une chose tangible dans son nouveau monde. Il était si accablé, si bouleversé, que Janyss sentit son cœur se briser. Elle aurait tellement voulu pouvoir le réconforter. Des larmes lui embuèrent les yeux. Pourtant, malgré toute sa peine, elles ne dévalèrent pas son visage en longues traînées humides.

Elle comprit que les larmes des fantômes n'existaient pas. Les larmes, les vraies, étaient réservées aux vivants.



L'inspecteur termina de recueillir le témoignage de Chris et s'en alla avec ce dernier pour l'accompagner jusqu'à un hôtel où il pourrait rester en attendant que la maison redevienne habitable.

Le médecin légiste fit transporter son corps jusqu'au véhicule de la morgue et, comprenant que la maison serait déserte sous peu, Janyss préféra suivre son corps. Elle avait encore du mal à accepter de s'en tenir éloignée. Elle s'escorta donc jusqu'au Royaume froid et aseptisé de la Morgue.

C'était une très mauvaise idée. Elle déconseillait formellement aux fantômes, morts-vivants et autres charmantes créatures de la nuit et de l'ombre d'assister à leur propre autopsie. C'était hautement traumatisant.

Elle s'enfuit en courant de la morgue, passant à travers les murs, les portes et les gens sans même en avoir conscience.

Elle aurait donné n'importe quoi pour être auprès de son frère, et cela, même s'il ne pouvait la voir. Elle fut totalement déconcertée lorsqu'elle se retrouva dans la chambre d'hôtel occupée par Chris. Pour le moment, son frère s'était écroulé tout habillé sur le lit, mort de fatigue et de désespoir.

Elle eut un sourire de dérision. « Mort ». Chris et elle avaient eu de longues conversations sur ce sujet. Pour eux, la mort, c'était comme dormir. Un lieu trouble et flou où le noir et la sérénité devaient régner.

Ils s'étaient trompés.

La mort, c'était être réveillé sans trêve, ni repos. Pas d'oubli possible, juste le chaos des souvenirs qui vous harcelaient. Il n'y avait aucune sérénité là-dedans.

Elle pensa aux siens, son père et sa mère Karen allaient devoir affronter un autre deuil. Sa famille Nomade et son petit-ami allaient être horrifiés d'apprendre qu'elle avait été assassinée. Les Nomades éprouvaient une aversion tout aussi violente que les Immobiles pour le meurtre. Mettre fin à la vie de quelqu'un, c'était immobiliser une vie, rompre le cycle naturel du Mouvement. Lorsqu'un Nomade s'était rendu coupable de meurtre, il subissait la pire des sanctions : un bannissement associé à une malédiction de la *Vishka* et un marquage au tatouage pour prévenir les autres clans. Le Nomade devenait « *Rien* » et ne pouvait plus prétendre à la solidarité des clans.

Janyss soupira et se demanda une nouvelle fois qui avait pu la tuer. Elle lui ferait bien subir une malédiction de son cru. Elle fronça les sourcils tandis que cette idée faisait son chemin.

Rien ne l'empêchait de découvrir le coupable. Et une fois qu'elle l'aurait trouvé...

Janyss sentit une onde presque électrique la traverser. Elle se sentait soudain plus vivante que jamais.

— Oui, décida-t-elle dans un souffle inaudible.

D'une façon ou d'une autre, son meurtrier paierait.

Elle y veillerait.